

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

Band: 16 (1912)

Artikel: Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

Autor: Rossat, Arthur

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois
par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

Ainsi que je le faisais espérer dans mon introduction aux « Fôles », (Cf. *Arch. XV* p. 22), j'ai eu la bonne fortune de retrouver deux récits patois du *Petit Poucet*. L'un m'a été communiqué par Mme Fenk-Mouche, maîtresse secondaire à Porrentruy; l'autre, par Mme B. Pheulpin, buraliste postale à Miécourt. Cette dernière a encore transcrit à mon intention plusieurs autres fôles que, dans son enfance, elle a entendu raconter à la veillée par de vieilles personnes; pour rafraîchir ses souvenirs, elle a même eu recours à deux paysannes de Miécourt âgées de 73 et 79 ans, sous la dictée desquelles elle a écrit ces récits: c'est donc la vraie et authentique tradition populaire. — Que ces deux dames qui, depuis tant d'années, n'ont cessé d'être mes collaboratrices fidèles et dévouées, reçoivent ici l'expression de ma plus vive reconnaissance. Grâce à leur obligeance, je suis à même d'apporter une nouvelle et importante contribution à ce chapitre si intéressant des contes fantastiques patois.

Lors de la publication de mon premier article (*Arch. XV* p. 18 sq. et 151 sq.), on m'a, de divers côtés, fait remarquer que quelques-uns de mes récits avaient déjà paru, dans d'autres patois, en diverses revues et par exemple dans nos *Archives*; et l'on me faisait une sorte de reproche de n'avoir pas indiqué en note les travaux antérieurs à mon étude. A cela je répondrai que, m'étant spécialisé dans le patois du Jura bernois et y ayant découvert ces fôles, inédites jusqu'ici, je les ai simplement notées et publiées sans me préoccuper de ce qui avait pu paraître d'analogie dans d'autres patois romands. Cela n'a du reste aucune importance, et je laisse volontiers à ceux qui en auront le temps le soin de relever toutes les comparaisons et de faire les divers rapprochements que ces récits comportent.

XIII. lě fōl dī ptě pūesă.¹⁹⁰⁾

1. ę́ y'ę́ ę̄n fwā dē djā k' ۆxī bī
vlū̄ ę̄vwā īn-ăfē, dā k' ę́ n' s̄erę̄ rā
k' grō kə kmā ī ptę̄ pū̄əsā. ę́ y' ą̄
vñ̄ę̄ ū̄ kə n' f̄ē rā k' grō kə kmā ī
ptę̄ pū̄əsā.

2. ē pǣ t^χē ē fǣ ū pō grō, sō pēr
yī dyē pū ālē ā lē txērūē ēvō lū, ē
pǣ ē txwāyē ēdē ddē lē rūeh.¹⁹¹⁾

sō pēr nē sōe rā fēr kē dē l' pār,
ě pōe l' bōtē ddē lārwāyē dī txvā.
ě yī dyě:

— djmē tē n' tīrē lē kūe dī lū!
txē ē sātē l' txā, ē s' bōtē ē txētē.

3. є pēsē dēz-ān k' s'ētē dē vo-leurs. є dmēdēn ā sō pēr t^χū ās kē sēvē xī bī t^χētē. є yī dyē: «s'ā mō būəb k'ā ddē l'ārwāyē d' nōt t^χvā. »

é lè rävwētēn é p' é sə dyēn:
« stū-sí nō pwērē bī ētr ütl. » é lè
prēnēn sē k' sō pēr l' vwāyēx.

4. є sěvī lěvū є y' єvē dī bō vī
є pœ d' lě bwěn txīo. є fayē pēsē
pwā ū ptē ptxū pū l'älē pär ddē ūn
txēv. — txē є fœ ddē lě txēv, є
kryē: «dī kēl vlē vq? dī byā ū dī
rūdjø? »

ě dyī: « kwāj-tə, k' tə nō vě rā-

¹⁹⁰⁾ Le mot *pūəsă* = *pūəs* + *ă* (*pollice* + *ittu*) ; on dit aussi *l'pūəstă*; il s'emploie encore comme sobriquet dans nos villages. Une des vieilles femmes de Miécourt qui racontaient jadis des fôles à Mme Pheulpin, s'appelait : *lę mériə̃-bę̃b txiə l' pūəstă* = *la Marie-Barbe chez le Poucet*. (Cf. N° XIV § 1.) Cf. le conte de GRIMM N° 37: *Daumesdick*, et N° 45: *Dau-merlings Wanderschaft*; HAHN, Griech. u. albanes. Märchen (1864) N° 55; KÖHLER, Kleinere Schriften (1898) t. III, p. 68. 107. 109; MELUSINE t. III, p. 399; WISLOCKI, Märchen der Bukowinaer und Siebenbürger Armenier (1892), p. 43. — ¹⁹¹⁾ Le mot *rāə* est ajoulot; le Vâdais dit: *rqə*. (Cf. Arch. III p. 275, Note 3). — ¹⁹²⁾ Remarquer cette tournure patoise: *des hommes que c'était des voleurs*; le pluriel étaient = *éti*.

La fôle du Petit Poucet.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. Il y a une fois des gens qui auraient bien voulu avoir un enfant, quand même il ne serait (rien que) gros que comme un petit pouce. Il en vint un qui ne fut (rien que) gros que comme un petit pouce.

2. Et puis quand il fut un peu (gros) grand, son père lui dit pour aller à la charrue avec lui, et puis il tombait toujours dedans le sillon.

Son père ne sut rien faire que de le prendre, et puis le mettre dedans l'oreille du cheval. Il lui dit :

-- Jamais tu ne tiendras la queue du loup. Quand il sentit le chaud, il se mit à chanter.

3. Il passait des hommes que c'étais des voleurs. Ils demandèrent à son père (qui est-ce) qui savait si bien chanter. Il leur dit: « C'est mon fils qui est dedans l'oreille de notre cheval. »

Ils le regardèrent et puis ils se dirent: « Celui-ci nous pourrait bien être utile. » Ils le prirent sans que son père le vit.

Ils savaient où il y avait du bon vin et puis de la bonne viande. Il fallait passer par un petit trou pour l'aller prendre dedans une cave. — Quand il fut dedans la cave, il criait : « Du quel voulez-vous ? Du blanc ou du rouge ? »

Ils disaient : « Tais-toi, (que) tu

tχūzē¹⁹³⁾ ! » pǔ ę yī dyī d' sə kwājīə, pǔ ę kryē.

ęprę ęl ǎlę vę lę txīə; ę kryē: « dī kēl vlę vyo? dī grę ū dī mēgr? »

« — kwāj-tə, k' tə nō vōe rātχūzē! » pǔ ę yī dyī d' sə kwājīə, pǔ ę kryē.

5. lę sęrvät ūøyę kryē, ę pōe ęl dęxādę ǎ lę tχęv. lü ǎlę s' kwātxīə ddō ęn føyę də txō.

lę sęrvät n' vwäyę rā; ęl prəñę stə txerpęñ¹⁹⁴⁾ d' føyę, ę pōe ęl lę pwętxę ǎ yoł vętx. ęl ęväl lə ptę pńęsă sē yī fęr də mā.

6. lę sęrvät ǎlę tręr lę vętx. ęl yī dyę: vř tə, bnätə. lü k' ętę ddē sō vătr dyę: nə t' vř pə, bnätə. ęl yī dyę ăk' i¹⁹⁵⁾ kō: vř tə, bnätə. — nə t' vř pə, bnätə.¹⁹⁶⁾

ęl ǎlę dřr ǎ sē mētr k' yoł vętx djazę. ęl ǎlęn vüə, ę pōe ę yī dyę: vř tə, bnätə. — nə t' vř pə, bnätə.

mā frı, yoł vętx djazę, ę fayıę lę tüę!

7. tχę ęl fę tüę, ę txepęñ l' pēsirō txü yoł fmīə. ęn vęyę fän k' pęsę, ęl lə dmědę,¹⁹⁷⁾ l' pēsirō, ęl l' bętę ddē sō pnīə. le lō dī txmī, ę

¹⁹³⁾ C'est le mot habituel pour: dénoncer, litt. *raccuser*. Les élèves qui « rapportent » sont des *rātχūzū*. — ¹⁹⁴⁾ Ce mot, inconnu au Vâdais, désigne une corbeille faite avec de petites lames de charme (*capinus*), de forme ovale, et où deux trous laissés au bord du panier servent d'anses; on y met toutes sortes de fruits, de légumes et d'herbes. En Franche-Comté, dans la Bresse, le pays Messin, en Lorraine, on trouve les formes: *txerpęñ*, *charpène*, *txerpwęñ*, *txerpęñ*, etc. (lat. *carpinea*) (Cf. GODEFROY, Dict. anc. fr. au mot *Charpagne*). — A ce propos, M. Fridelance, à Porrentruy, me communique le dicton: *t'ę gręñ — bęt tō tχü dę ęn txerpęñ = tu es fâché — mets ton cul dans un panier!* — ¹⁹⁵⁾ Elision inusitée pour: ăkq i kq. — ¹⁹⁶⁾ Ce mot de *bnätə* est le nom donné à une vache brune. La forme régulière devrait être *brünat*, qu'on ne retrouve pas. Mais les patois français voisins (Bournois, Bresse louhanaise) ayant les formes: *bęrnq*, *bęrnöt*, *brənq*, *brənöt*, dans ce même sens, on peut déduire que notre *bnät* est une altération de *brünat*. — ¹⁹⁷⁾ Remarquer cette répétition du sujet: *Une vieille femme ... elle la demanda*.

nous vas dénoncer ! » Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

Après il alla vers la viande; il criait: « Du quel voulez-vous? Du gras ou du maigre? »

« — Tais-toi, (que) tu nous veux dénoncer ! » Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

5. La servante ouît crier, et puis elle descendit à la cave. Lui alla se cacher dessous une feuille de chou.

La servante ne vit rien; elle prit cette corbeille de feuilles et puis elle la porta à leur vache. (Elle) Celle-ci avale le Petit Poucet sans lui faire de mal.

6. La servante alla traire la vache. Elle lui dit: Tourne-toi, Brunette. Lui qui était dedans son ventre lui dit: Ne te tourne pas, Brunette. Elle lui dit encore une fois: Tourne-toi, Brunette. — Ne te tourne pas, Brunette.

Elle alla dire à ses maîtres que leur vache parlait. Ils allèrent voir et puis ils lui dirent: Tourne-toi, etc.

Ma foi, leur vache parlait, il fallait la tuer !

7. Quand elle fut tuée, ils jetèrent la panse sur leur fumier. Une vieille femme qui passait, elle la demande, la panse, elle la mit dedans son pa-

yī dyē:

« trōt, trōt, vēyē fān,
tē m' pōətx ddē tē q̄t!
trōt, trōt, vēyē fān,
tē m' pōətx ddē tē q̄t! »

8. ēl ë pāvū; ēl rōlē ḥvā ī krā,
ë pō ī lū k' mēdjē l' pēsirō, ë pō
ēl ë mā. ēl ālē lē rkōtsē dvē txīe
yō.¹⁹⁸⁾ ë rītē drīe pō l' vīt āpēñiē pē
lē kūo.

ë pō ë s' bōtē ë kryē:
« kūet, kūet, pēr ë mēr,
ī tī l' lū pē lē kūe!
kūet, kūet, pēr ë mēr,
ī tī l' lū pē lē kūe! »

9. yō djā ālēn vūo, ë pō ë vwā
yēn ākwē l' lū k' sē sāvē. « s' vōz
ētē vnī! vwāsī k' i vō rēmwānō ī lū! »

ë n' sōen rā fēr kē dē rpār lē ptē
pūesā ë pō l' vwādzē drīe yōt fwēnā
ë n' rā fēr.

(Patois de Fahy, communiqué par Mme Fenk-Mouche,
maîtresse secondaire à Porrentruy.)

XIV. lē fōl dī ptē pūesā.²⁰⁰⁾

1. ë y' ḥvē ën fwā ī ãn ë pō ën
fān k' ḥvī sēt būob. lō pū ptē, k'
n'ētē p' lō pū bēt d' lē rōt, n' ētē
d'rā pū grō²⁰¹⁾ k' i pūes; s'ā pō

¹⁹⁸⁾ C'est à dire: *devant chez ses parents*. — ¹⁹⁹⁾ le mot *lē djā, nō djā = les gens, nos gens*, etc. désigne toujours *les parents, le père et la mère*. *ë mō l'fā dīr ā nō djā = il me faut le dire à nos gens, à mes parents*. Remarquer ce possessif *pluriel nō, vō, yō = nos, vos, leurs gens*, alors qu'il s'agit d'un possesseur *singulier*. Ainsi les parents du Petit Poucet sont appelés *yō djō = leurs gens*, alors qu'on attendrait *sē djā = ses gens, ses parents*. Un enfant unique dira: *i l' vā dmēdē ā nō djā = je le veux demander à nos gens*. (Voir Arch. XV p. 166, note 158.) — ²⁰⁰⁾ Cf. le conte de Perrault: *Le Petit Poucet*; PLETSCHER, Die Märchen Charles Perrault's (1906) p. 70. — ²⁰¹⁾ Remarquer cette expression *d'rā pū = litt.: de rien plus = guère plus*. Je l'avais déjà rencontrée, sans bien me l'expliquer, sous la forme *drā pū lōlā*, dans mes *Proverbes patois*, Arch. XIII, p. 34, N° 260. Le passage ci-dessus *d'rā pū* nous en montre l'origine.

nier. Le long du chemin, il lui disait:

« Trotte, trotte, vieille femme,
Tu me portes dedans ta hotte!

Trotte, trotte, vieille femme,
Tu me portes dedans ta hotte! »

8. Elle eut peur; elle roula en bas
un talus, et puis un loup (qui) mangea
la panse, et puis il eut mal. Il
alla la vomir devant chez eux. Il
courut derrière pour le vite empoi-
gner par la queue.

Et puis il se mit à crier:

« Courez, courez, père et mère,
Je tiens le loup par la queue!

Courez, courez, père et mère,
Je tiens le loup par la queue! »

(Leurs gens) Ses parents allèrent
voir et puis ils virent encore le loup
qui se sauvait. « Si vous étiez venus!
voici que je vous ramenais un loup! »

Ils ne surent rien faire que de re-
prendre le Petit Poucet et puis [de]
le garder derrière leur fourneau à ne
rien faire.

La fôle du Petit Poucet.

(Patois de Miécourt.)

1. Il y avait une fois un homme
et puis une femme qui avaient sept
enfants. Le plus petit, qui n'était pas
le plus bête de la troupe, n'était (de

sōli k' ē l' ēplī ptē pūesā ū bī pūestā.

2. s' ētē dī tā dī txīetxā²⁰²⁾; ēl ētī brāmā²⁰³⁾ pūer. lō pēr n' sēvē p' lēvū pār pō lē nōri trētū.

ēn nō, ē dyē ā sē fān: « nō nō sēri rā fēr kē d' lē mnē piēdr! » lē mēr s'bōtē ē tχīsnē.²⁰⁴⁾ lō ptē pūesā kē kūtxē dō yōt yē dē lō sābā d' sō pēr, qyē sōli. ē s' dyē: « s'ā bō! »

3. lō lādmē lō pēr yō dyē: « nō vlā ālē ā bō. āfē, ēpārēyīe vō! » ā pētxē lō ptē pūesā prēnē lō grēmē-xē²⁰⁵⁾ d' fī dē sē mēr, ē pōe, tχē ē fēn ā bō, ēl ētētxē lō bū ān-īn-ēbr. ā xōyē lē rōt, ē lō dēvūdē.

4. ā mwātā dī bō lō pēr yō dyē: « ālē fēr vō txērdj! » ē pōe lū s'ā rōvñōq ē l'ōtā pē īn-ātr txmī.

tχē lēz-āfē rōvñēn, ē fēn bī ćbābī dē n' pū vūer yōt pēr. mē lō ptē pūestā yō dyē: « vni ćvō mwā. » ē rōvñē lō fī k' yō mērtχē ī bē txmī.

5. ē rērvēn ē l' ōtā ī pō ēprō yōt pēr, kē dyē ā sē fān: « dmē ī lē mēnrē²⁰⁶⁾ pū lwē! »

²⁰²⁾ Mot formé par assimilation = *txiā txā* = *txie tā*: *le temps, la famine.* — ²⁰³⁾ Cet adverbes *brāmā* = *beaucoup, très, extrêmement*; a aussi le sens de *tranquillement, bravement: ālē brāmā*. C'est une syncope de *brāvmā* (Cf. ci-dessous § 5). — ²⁰⁴⁾ Le mot *tχīsnē* signifie 1^o *pleurnicher*. Ex.: *sə ptē būbā tχīsnē* ēdē pō lō s' k' ā yī dī = *ce petit enfant pleurniche toujours pour tout ce qu'on lui dit.* 2^o se dit aussi des fruits qui, après avoir été gelés, se ramollissent au printemps, se décomposent et tombent en pourriture. Ex.: *nō pōmāt sō tχīsnē* = *nos pommes de terre sont pourries.* *l'txā ē tχīsnē nō pām* = *le chaud a gâté, pourri nos pommes.* — Remarquons que dans le premier sens, *tχīsnē* ne signifie pas, comme on pourrait le penser, *fondre en larmes*, mais seulement *pleurnicher*. — ²⁰⁵⁾ C'est le mot ordinaire pour dire *le peloton de fil, de coton, de laine; rōdr ī grēmēxē* (Vd. *gērmēxē*) = *pelotoner, dévider un peloton.* — ²⁰⁶⁾ La forme *mēnē* et *rēmnē* = *mener et ramener* est peu usitée; on dit plus souvent *mānē*, *rmānē* (Aj.) et *mwānē*, *rēmwānē* (Vd.)

rien) guère plus gros qu'un pouce; c'est pour cela qu'ils l'appelaient Petit Poucet ou « Poucetet. »

2. C'était du temps de la disette; ils étaient extrêmement pauvres. Le père ne savait pas où prendre pour les nourrir (très) tous.

Une nuit, il dit à sa femme: « Nous ne saurions rien faire que de les mener perdre! » La mère se mit à pleurnicher. Le Petit Poucet qui couchait sous leur lit dans le sabot de son père, ouït cela. Il se dit: « C'est bon! »

3. Le lendemain le père leur dit: « Nous voulons aller au bois. Enfants, apprêtez-vous! » En partant, le Petit Poucet prit le peloton de fil de sa mère, et puis, quand ils furent au bois, il attacha le bout à un arbre. En suivant la troupe, il le dévidait.

4. Au milieu du bois, le père leur dit: « Allez faire vos charges! » Et puis lui s'en revint à la maison par un autre chemin.

Quand les enfants revinrent, ils furent bien étonnés de ne plus voir leur père. Mais le Petit Poucet leur dit: « Venez avec moi! » Il retrouva le fil qui leur marquait un beau chemin.

5. Ils arrivèrent à la maison un peu après leur père, qui dit à sa femme: « Demain, je les mènerai plus loin! »

l̩q l̩dm̩ ē l̩ r̩m̩n̩²⁰⁶⁾ ān̩-ī ātr̩ yñ̩. m̩ ā p̩tx̩, l̩q pt̩ p̩ū̩s̩ dy̩ ā s̩ m̩r̩ d̩ y̩ b̩y̩ d̩ p̩, ē p̩ ē dy̩ ā s̩ fr̩r̩ d̩ f̩r̩ k̩m̩ l̩: l̩ñ̩ ēpr̩ l̩ atr̩ ēl̩ ēmyāt̩n̩ y̩t̩ p̩ dr̩o y̩.

t̩x̩ ē f̩en br̩m̩ l̩w̩, l̩q p̩r̩ y̩ dy̩ d̩ l̩ēt̩dr̩ l̩, ē p̩ ē l̩ l̩x̩ ē s̩ ā v̩n̩ ē l̩ òt̩. ē tr̩v̩ s̩ f̩n̩ k̩ p̩ū̩r̩.

6. p̩ s̩ k̩ s̩, l̩ēz-äf̩ f̩en pr̩j̩; l̩ēz-òj̩ ēv̩ m̩d̩j̩i̩ l̩ my̩t̩ d̩ p̩. ē n̩ s̩tx̩en òr̩tr̩v̩²⁰⁷⁾ y̩t̩ tx̩m̩. l̩ l̩n̩ vn̩; ēl̩ ēv̩ p̩av̩.

ām̩ l̩ n̩, ē vw̩y̩en̩ en̩ x̩r̩as̩²⁰⁸⁾; ē s̩ ān̩-äl̩en̩ k̩otr̩ ē tr̩v̩en̩ ēn̩ pt̩ m̩aj̩ k̩ ē pr̩ñ̩en̩ p̩ q̩ ēn̩ m̩aj̩ d̩ tx̩r̩b̩gn̩i̩.

7. ēl̩ k̩k̩en̩; l̩q f̩n̩ ð̩vr̩. l̩ f̩ñ̩ ēt̩ ā fw̩; ēl̩ r̩t̩x̩ ēn̩ b̩erb̩. ē y̩ dm̩d̩en̩ ē k̩ut̩x̩i̩; m̩ ēl̩ y̩ dy̩ k̩' ēl̩ n̩ s̩r̩, k̩ s̩n̩-ān̩ ēt̩ l̩ og̩re, k̩ ē l̩ m̩d̩j̩r̩. ēl̩ y̩ dy̩n̩ k̩ nn̩.

ēl̩ l̩ b̩ot̩ d̩ ī gr̩o t̩x̩ñ̩v̩ k̩ ēt̩ x̩l̩ l̩ ēgr̩e, v̩r̩ dr̩em̩ d̩ īn̩-atr̩ l̩ s̩t̩ b̩xn̩at̩ d̩ l̩ og̩re.

8. l̩q pt̩ p̩ū̩s̩ k̩ n̩ ēt̩ p̩ x̩ b̩et̩ k̩ s̩ k̩ep̩ l̩ m̩otr̩, pr̩z̩im̩²⁰⁹⁾ k̩ ēl̩ ēv̩ d̩ k̩or̩n̩ x̩l̩ y̩ t̩t̩.

vw̩s̩i̩ k̩ l̩ og̩re rv̩n̩. t̩t̩-ān̩-atr̩ ē dy̩: ē x̩r̩ l̩ tx̩i̩ fr̩tx̩! — ò d̩ d̩ nn̩, dy̩ l̩ f̩n̩; m̩d̩j̩ ē p̩ ē v̩ dr̩mi̩!

²⁰⁷⁾ Remarquer cette prosthèse de l'*ø*, assez fréquente dans nos patois. Le français populaire la fait aussi : *al' dix ed' pique ! = Le dix de pique.* (Voir ci-dessous XV § 5 *en arr̩ter.*) — ²⁰⁸⁾ Littéralement : une *clairance*; du verbe *x̩er i̩* = 1^o *sentir, flairer*, Vd. *x̩er i̩*. *x̩er st̩ r̩oz k̩om̩ i̩ x̩er b̩o* = *sens cette rose comme elle sent bon.* (Voir ci-dessous § 8 : *ē x̩er l̩ tx̩i̩ fr̩tx̩!*) 2^o *clairer, éclairer.* Guélat donne *x̩er* dans les deux sens. Quant à *x̩erās*, il n'indique que : *odorat, fin nez.* Biétrix n'a pas *x̩erās*; mais le mot n'en est pas moins usité dans le sens de *clairé, lueur.* — ²⁰⁹⁾ Le mot que j'ai déjà expliqué *Arch. III* p. 264, str. 18 signifie : *prendre garde, faire attention, remarquer.*

Le lendemain il les remena à un autre lieu. Mais en partant, le Petit Poucet dit à sa mère de leur donner du pain, et puis il dit à ses frères de faire comme lui : l'un après l'autre ils émiettèrent leur pain derrière eux.

Quand ils furent très loin, le père leur dit de l'attendre là, et puis il les laissa et s'en revint à la maison. Il trouva sa femme qui pleurait.

6. Pour ce coup-ci, les enfants furent perdus ; les oiseaux avaient mangé les miettes de pain. Ils ne surent retrouver leur chemin. La nuit venait ; ils avaient peur.

Au milieu de la nuit, ils virent une clarté ; ils s'en allèrent contre et trouvèrent une petite maison qu'ils prirent pour une maison de charbonnier.

7. Ils frappèrent ; la femme ouvrit. Le feu était au four ; elle rôtissait une brebis. Ils lui demandèrent à coucher ; mais elle leur dit qu'elle ne saurait, que son homme était l'ogre, qu'il les mangerait. Ils lui dirent que non.

Elle les mit dans un grand cuveau qui était sur l'escalier, où dormaient dans un autre les sept fillettes de l'ogre.

8. Le Petit Poucet qui n'était pas si bête que sa cape le montrait, prit garde qu'elles avaient des couronnes sur leurs têtes.

Voici que l'ogre revint. Tout en entrant, il dit : « Il sent la chair fraîche ! — Oh ! non, dit la femme ; mange et va dormir ! »

é dyé édë: é xér lë txiø frâtx
pëxi!

9. é së ryøvë, àlë së txëdël txü
l'ègrë; é sâtë dë lë prémë tñvë dë
körän; él àlë dë l'atrë, é sâtë dë káp.
é l'égordjë së bëxnät, lë mëdjë é pë
ralë à yë, é pë rôxë, rôxë . . .

lë fän së yøvë. tñë él vwäyë lq
sqr d'së bëxnät, él rëvwäyë lë bùebä,
n' kôprëñë p' pôkwä sön-än èvë
mëdjïø së bëxnät é pë lëxïø së bùebä.

më lq ptë püësä s'ëtë ryövë, èvë
pri lë körän é bëxnät, yöz-èvë vëtë
lë káp,²¹⁰⁾ é bötë lë körän à së frër.

10. lë fän yö dyé dë vît pëtxi.
é lë bötë txü l' bô txmï, yö swëtë
bô rtür é l'otä, à yö rkömëdë d' vît
àlë é dë në s' pë èmûzë à txmï.

lë bùebä rïtï. lq ptë püësä n' lë
sëvë xödr.

11. *L'ogre* s' rëvwäyë. tñë é vwäyë
kmä é s'ëtë trôpë, é dyë: xï vrë k'i
së ï bô køyä, ï lë vë rëtrëpë!

é vëtë²¹¹⁾ së *bottes de sept lieues*.
tñë l' ptë püësä l' vwäyë vnï, é
grëpnë²¹²⁾ txü ïn-èbr. é fzë drwä ï txä
djö. l'ogre èvë txä. él ètë sôl; é
s' kütxë dö l'èbr, é pë èkmësë é
rôxïø.

12. lq ptë püësä dëxädë d' l'èbr,
í prëñë së böt, lë vëtë; dë dûø pësë²¹³⁾
é fë ë l'otä. së frër vnï d'èrvë.

Il disait toujours: « Il sent la chair
fraîche par ici! »

9. Il se releva, alla sans chandelle
sur l'escalier; il sentit dans le pre-
mier cuveau des couronnes; il alla dans l'autre, il sentit des bonnets. Il
égorgea ses fillettes, les mangea et
puis ralla au lit, et puis ronfla,
ronfla . . .

La femme se leva. Quand elle
vit le sort de ses fillettes, elle ré-
veilla les garçons, ne comprit pas
pourquoi son homme avait mangé ses
filles et (puis) laissé ces garçons.

Mais le Petit Poucet s'était relevé,
avait pris les couronnes aux fillettes,
leur avait mis les bonnets, et mis les
couronnes à ses frères.

10. La femme leur dit de vite
partir. Elle les mit sur le bon che-
min, leur souhaita bon retour à la
maison, en leur recommandant de vite
aller et de ne se pas amuser en
chemin.

Les enfants couraient. Le Petit
Poucet ne les pouvait suivre.

11. L'ogre se réveilla. Quand il
vit comment il s'était trompé, il dit:
« [Aus]si vrai que je suis un bon
couillot, je les veux rattraper! »

Il mit ses bottes de sept lieues.
Quand le Petit Poucet le vit venir,
il grimpa sur un arbre. Il faisait
justement un jour chaud. L'ogre avait
chaud. Il était fatigué; il se coucha
sous l'arbre et puis commença à
ronfler.

12. Le Petit Poucet descendit de
l'arbre, lui prit ses bottes, les mit;
en deux pas, il fut à la maison. Ses
frères venaient d'arriver.

²¹⁰⁾ Le mot *káp* (All. *Kappe*) a conservé sa forme allemande et n'est pas devenu *këp*. — ²¹¹⁾ Remarquer ce mot *vëtë*, dans le sens de *mettre*; p. ex.: *vëtë së böt*; *vëtë së káp* = mettre son bonnet. (Voir ci-dessus § 9.) — ²¹²⁾ Pour *grimper*, le patois dit: *grîpë* ou *txëtnë*; l'Ajoie a aussi *grëpînë*. (Cf. N° XVI § 6.) — ²¹³⁾ Littéralement: *une passée*, c'est-à-dire: *une enjambée*, un *grand pas*. Il signifie aussi les *traces*, les *vestiges*, les *empreintes* laissées sur le sol. à *vwä së pësë dë lë nwä* = *On voit ses empreintes dans la neige*.

lē mēr ētē bīnāřrūz d' lē rvūə. ē vādēn lē bōt ā būb dī rwā. ēl cēn brāmā dē sū pō ētxtē dī pē.

ē pēsēn lō rēst d' yō djō tō ā-swān, ē pō bīnāřrū.

lē krōyə ānē nō dūrā p' ēdē!

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XV. lę fōl d' byētx rōz ē d' rōz rūdj.²¹⁴⁾

1. ā bē mwātā d'ī bō, dē ēn ptēt mājnāt, dmōrē ēn pūer vāv ēvō sē dūe dījūen bēxāt k' s'ēplī byētx rōz ē rōz rūdj. ē vēt̄ī pūermā mē ďnētmā.

byētx rōz ēdē sē mēr dē lō mē-nēdj, ē rōz rūdj nōrīxē lē txvrāt, l' ēnēlā, ē s'ēmūzē vō²¹⁵⁾ le tūrtārēl pārtxīe txū ī trōtxā drīe lō fōnā.²¹⁶⁾

2. lē dūe sōrāt s'ēmī brāmā; ēl sē tēnī ēdē pē lē mē t̄ē ēl ālī fō.

byētx rōz dyē ā sē sōr:

— djmē nō sēpārē! ē rōz rūdj yī rēpōjē: — nō sēpārē djmē! ē lē mēr dyē: *Amen!*

ē fā k'ī vō dyōx k' sōsī s' pēsē dī tā dē dīnē ē dē dīnātx.

3. ī bē swā d'ūvīə, s'ētē kōtr lē nā, ān-ōyō²¹⁷⁾ kākē ā lē pūətx. lē

La mère était bienheureuse de les revoir. Ils vendirent les bottes au fils du roi. Ils eurent beaucoup de sous pour acheter du pain.

Ils passèrent le reste de leurs jours tous ensemble et puis bienheureux.

Les mauvaises années ne durent pas toujours !

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

La fôle de Blanche-Rose et de Rose-Rouge.

(Patois de Miécourt.)

1. Au beau milieu d'un bois, dans une petite maisonnette, demeurait une pauvre veuve avec ses deux jeunes filles qui s'appelaient Blanche-Rose et Rose-Rouge. Elles vivaient pauvrement mais honnêtement.

Blanche-Rose aidait sa mère dans le ménage et Rose-Rouge nourrissait la chevrette, l'agnelet, et s'amusait avec la tourterelle perchée sur un tronc derrière le (fourneau) poêle.

2. Les deux sœurettes s'aimaient beaucoup ; elles se tenaient toujours par la main quand elles allaient dehors.

B.-R. disait à sa sœur :

— Jamais nous séparer ! Et R.-R. lui répondait : Nous séparer jamais ! Et la mère disait : Amen !

Il faut que je vous dise que ceci se passait du temps des sorciers et des sorcières.

3. Un beau soir d'hiver, c'était contre la Noël, on entend frapper à

²¹⁴⁾ Cf. le conte de Grimm, N° 161 : *Schneeweisschen und Rosenrot*. —

²¹⁵⁾ Cette élision *rō* = *črō* n'est pas fréquente et m'est inconnue en dehors de Miécourt (Cf. N° XVIII § 1). — ²¹⁶⁾ Le mot *fōnā* ou *fwēnā* (Aj.) et *fōrnā* (Vd.) (*L. furnu + ittu*) désigne le poêle d'une chambre, appelé *fourneau* dans toute la Suisse romande. — ²¹⁷⁾ Remarquer cette syllèse que j'ai déjà relevée (Cf. *Arch. III* p. 240 note 2) : le verbe se mettant au pluriel après *on* (ā) et s'assimilant en — ō. *Il entend* = ēl ō; *ils entendent* = ēl-ōyā; *on entend* : ān-ōyō.

mēr ālē ővīə. s'ētē ī bē txvrō k' pōtxē ā yūə d'ēkūən ī bē bō.²¹⁸⁾

lē sōerät grūlī dē yō pē d' pāvū; mē lē mēr yō dyē k'q n'y ővēp' ę grūlē; ę dyē sōlī ā pānē lq bē ęnimā tō pyē d' nādjə. ęl rētūjē l'ētr²¹⁹⁾ ę l'fzē sē kūtxiə prē dī fūə xē ę txādā.²²⁰⁾

4. tōt-ā mētī, ęl yī ővrē lē pūətx, ę d'ī kō ę rfō dē l'bō. tō l'üvīə ę rvēñē s'ētxādē txe ę fzē trō frē.

ī djō lē dūə sōerät rēmēsī dī bō. ęl őyēn būdjē drīə ęn grōs rēsnē²²¹⁾; ę vwāyēn ī ptē l'ān k'evē ęn grōs bērb kē s'ātxvātrē dē lē mūriə.²²²⁾

ę pōtxē ī sē pyē d' pīr prēsyōz kē ryūī ā sōrēyə.

ę dyē: — byētx rōz, vī vā mwā, ī t' bēyə sē trēzūə.

rōz rūdj lē rtōnyę ę dyē: — djmē nō sēpārē! — nō sēpārē djmē! dyē byētx rōz. lē dūə sōerät s'ā rītēn ę l'ōtā.

5. īn-ātr djō lē dūə sōerät s'ān-ālēn pātxīe dē ęn ərvīər kē kūlē dē lq bō. ę rvwāyēn lq ptē l'ān k' tīrē ī sē fō dēz-ēdjō ę djūrē.

— byētx rōz, vī m'ēdīə! k'ę kryē. s'ētē dē pērl k' ryūī ā sōrēyə.

— djmē nō sēpārē! dyē rōz rūdj, ę pōe ę s'āfūen ę l'ōtā.

la porte. La mère alla ouvrir. C'était un beau chevreuil qui portait au lieu de cornes un beau bois.

Les sœurettes tremblaient dans leur peau de peur; mais la mère leur dit qu'il n'y avait pas à trembler; elle dit cela en essuyant le bel animal tout plein de neige. Elle attisa l'âtre et le fit se coucher près du feu clair et bon chaud.

4. Tout au matin, elle lui ouvrit la porte, et d'un saut il refut dans le bois. Tout l'hiver il revenait se chauffer quand il faisait trop froid.

Un jour les deux sœurettes ramassaient du bois. Elles ouïrent bouger derrière de grosses racines; elles vinrent un petit homme qui avait une grosse barbe qui s'enchevêtrait dans les (mûriers) ronces.

Il portait un sac plein de pierres précieuses qui reluisaient au soleil.

Il dit: Blanche-Rose, viens vers moi, je te donne ces trésors.

Rose-Rouge la retint en disant: — Jamais nous séparer! — Nous séparer jamais! dit Blanche-Rose. Les deux sœurettes s'encoururent à la maison.

5. Un autre jour les deux sœurettes s'en allèrent pêcher dans une rivière qui coulait dans le bois. Elles revirent le petit homme qui tirait un sac (hors) des ajones en jurant.

— Blanche-Rose, viens m'aider! qu'il eria. C'étais[en]t des perles qui brillaient au soleil.

— Jamais nous séparer! dit Rose-Rouge, et puis elles s'environt à la maison.

²¹⁸⁾ Ce chevreuil n'avait pas des *cornes*, mais un *bois* comme le cerf. — Remarquer comme la tradition diffère ici du conte de Grimm; dans ce dernier conte, c'est un *ours* qui arrive. — ²¹⁹⁾ *rētūjē l' fūə* ou *l'ētr*, c'est le mot habituel pour dire *aviver le feu*, *l'attiser*. — ²²⁰⁾ C'est le diminutif de *txā* (*cal'du + ittu*), pour indiquer que le feu est bon chaud. — On a aussi le substantif: *ī txādā*, dans l'expression *bōtē ī txādā ān-īn-āfē = mettre une enveloppe chaude aux pieds d'un enfant en le couchant*. — ²²¹⁾ Littéralement une *racinée* (*radicinam + ata*). — ²²²⁾ Comme dans le français populaire *lē mūr* et *l'mūriə* = la *mûre* et le *mûrier* désignant la *ronce* (*rubus idaeus*).

6. ī ātr djq lē dūə djūən bęxät s'ān-älən ę frēz txū lē rōtxę.²²³⁾ ę vwāyęn lq ptē l'ān, k'ęvę si kō ī grō sę d'løyę d'ūə k'ę kōtę ā söręyę.

— byētx rōz, vī vā mwā! mě fūə-txūn²²⁴⁾ ā pō twā.

ā mēm mōmā lq txvrō vñę pę drīə, ę d'ī kō d' sę bō l'fōtę ęvā lē rōtx. ę sę txūę xū lq kō.

7. ęxtō lq txvrō sę txēdjīə ān-ī bę djūən prīs; sęz-ęyō ęryū ā söręyę.

ę kōnę vō ęn kōnät d'ōə: tō lō bō sę pyē də txaū, d'vālă, d'sərvēt ę d'tō pyē d'atr djā. ī bēl-ékipēdjə s'trōvę li, ęvō kętr byē txvā.

ę fzę ę mōtę byētx rōz ę rüdј rōz, ę pō ę vñęn vā lę mēr. lq prīs dmēdę byētx rōz ā męryēdję.

rōz rüdј dyę: — nō sępärę djmę! lq prīs s'bōtę ę rīr ę yī dyę: djmę nō sępärę! tə srę lę tān d'mō frēr.

8. ę yō rēkōtę kmā k'ęl ętę ęvü txēdjīə ā txvrō pę lq ptē l'ān, k'ętę ī dñę, ī djq d' txēs, pō yī pār sę fūətxūn ę vüle sę tręzūə.

lę nás düręn txiz djq. dē tō l' pęyī s' sę dę rēdjwęyęxęs tā k'ān-ā pęl ăkq ā djq d'adjdō.

6. Un autre jour les deux jeunes filles s'en allaient aux fraises sur les rochers. Elles revirent le petit homme, qui avait (ce coup) cette fois un sac de louis d'or qu'il comptait au soleil.

— Blanche-Rose, viens vers moi ! ma fortune est pour toi.

Au même moment le chevreuil vint par derrière, et d'un coup de ses bois, il le lança en bas la roche. Il fut tué sur le coup.

7. Aussitôt le chevreuil fut changé en un beau jeune prince; ses vêtements reluisaient au soleil.

Il (cornu) sonna avec une cornette d'or : tout le bois fut plein de chasseurs, de valets, de servantes et de (tout plein) quantité d'autres gens. Un bel équipage se trouvait là, avec quatre chevaux blancs.

Il fit (à) monter Blanche-Rose et Rouge-Rose, et puis ils vinrent vers la mère. Le prince demanda Blanche-Rose en mariage.

Rose-Rouge dit : — Nous séparer jamais ! Le prince se mit à rire et lui dit : — Jamais nous séparer ! Tu seras la femme de mon frère.

8. Il lui raconta comment (qu') il avait été changé en chevreuil par le petit homme, qui était un sorcier, un jour de chasse, pour lui prendre sa fortune et voler ses trésors.

Les noces durèrent quinze jours. Dans tout le pays, ce fut des réjouissances telles qu'on en parle encore (au jour d') aujourd'hui.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

²²³⁾ Pour *roche*, le patois dit *rwętx* (Aj.) et *rōtx* (Vd.); le *rocher* = *l' rōtxę*; *dę grō rōtxę* = *de gros rochers*. — ²²⁴⁾ Le mot *fūətxūn* ou *fōətxūn* est ajoulot; le vâdais dit : *fōrtūn*.

XVI. lĕ fōl dī sūdē *La Ramée.*^{224a)}

1. tχē lq̄ sūdē *La Ramée* œ fini
sō tā, q̄ s'z̄ rvəñq̄ dē sō pĕȳ. ā trā-
vaxē ī bō, q̄ vwāȳ ī lū k' fādē di bō.

— ēlērm²²⁵⁾ ! yī dyēt-ę, kē t' n'ę
dyēr dē dję²²⁶⁾ pq̄ fādr dī bō. ētē
vūer, k' ī t' vō mōtrē kōm ā fē !

ę fyę ī kō d' ētxāt txū l' trōtxā
kē s' fādę ā drwāt lēn, q̄ pō ę dyę
ā lū: bōt vūer ī pō tē pēt dē stō
fāt.

tχē lq̄ lū œ bōtę sę pēt ę rōtę
sōn-ētxāt, q̄ pō lq̄ lū sō pēt l'ē-
txēn,²²⁷⁾ ę pōe *La Ramée* s'ā ālę ā
xōtrē.

2. ī pō pü lwē, q̄ trōvē ī rnę k'
rāvvētę ī slējio.

— ę! k'as tē rāvvēt, vēyə brēs²²⁸⁾?
yī dyę *La Ramée.*

— ę dę²²⁹⁾ ! ī rāvvēt sę slīej, q̄
pō ī n' sę p' kmā fēr pō pōyę lę
mēdjīo.

— ētā k'i t' vō xīkę²³⁰⁾ !

La Ramée prēñq̄ ēnə grād pīr-
txāt,²³¹⁾ q̄l āp̄tχę²³²⁾ lq̄ rnę ā bū, q̄
pō lq̄ drāsę dē lq̄ slējio.

^{224a)} Cette *fôle* n'a, sauf le nom du héros, aucun rapport avec le conte populaire du « sac de La Ramée » (Cf. R. KÖHLER, Kleinere Schriften t. I, p. 83). Le commencement correspond à celui du „Wunderlicher Spielmann“ chez GRIMM, N° 8. — ²²⁵⁾ Littéralement: *Alarme!* Mot habituel pour crier: *au secours!* (Arch. IV p. 19, note 6); mais il s'emploie aussi pour marquer une grande surprise, un profond étonnement: *ēlērm, mēz-ęmi!* — ²²⁶⁾ Ce mot *dję* a deux sens: 1^o *façon, allure; ēvvă dī dję.* 2^o *frayeur; pōrtę dję ē pavü* (Cf. Pan. 372). — ²²⁷⁾ Littéralement *échine* = *bûche de bois.* On a aussi les mots: *trōtx* (*d'nā*) = *bûche (de Noël)* et *trōtxā* = *tronc, bûche.* (Cf. ci-dessus XV § 1.) — ²²⁸⁾ Ce mot d'argot parisien: *Ma vieille branche* = *mon vieil ami*, est tout moderne et n'est pas patois. — ²²⁹⁾ Littéralement: *Eh! Dieu! = parbleu!* — ²³⁰⁾ Cf. Arch. VII p. 243, N° 173 note 1. Ici le mot *xītχę* a le sens d'*arranger, installer, établir commodément.* — ²³¹⁾ Remarquer le diminutif *pīrtxāt* = *perchette accompagné de l'adjectif grand: Une grande petite perche;* c'est que ce diminutif se rapporte non pas à la *longueur*, mais à *l'épaisseur de la perche: une perche mince et longue,* — ²³²⁾ Littéralement: *empiquer = embrocher, empaler.*

La fôle du soldat La Ramée.
(Patois de Miécourt.)

1. Quand le soldat La Ramée eut fini son temps, il s'en revenait dans son pays. En traversant un bois, il vit un loup qui fendait du bois.

Alarme! lui dit-il, (que) tu n'as guère de (jet) façon pour fendre du bois. Attends voir, (que) je te veux montrer comme on fait.

Il frappa un coup de hachette sur le tronc qui se fendit en droite ligne, et puis il dit au loup: Mets voir un peu ta patte dans cette fente.

Quand le loup eut mis la patte, il (r)ôta sa hachette, et puis le loup fut pris dans la bûche, et puis La Ramée s'en alla en sifflant.

2. Un peu plus loin, il trouva un renard qui regardait un cerisier.

— Eh! qu'est-ce [que] tu regardes, vieille branche? lui dit La Ramée.

— Parbleu! je regarde ces cerises, et puis je ne sais pas comment faire pour pouvoir les manger.

— Attends (que) je te veux installer.

La R. prit une grande perche, il (empiqua) embrocha le renard au bout et puis la dressa dans le cerisier.

— è bī, dyè lq rnē, dā ddō ī lē
rāvvētō ãn-ēmō; mītnē, ī lē pōe
ravvētīo ãn-ēvā.²³³⁾

— bəvñē²³⁴⁾! yī dyè lq sūdē, è
pōe è s'ān-älē.

3. t̄z̄ē èl ̄erivē dē lē vēl, à yī
dyō kē l' rwā ̄evē prōmī sē bēxāt à
stū k' n' è²³⁵⁾ djmē ̄evū pāvū.

èl ̄alē vā l' rwā pō yī dīr k'è n'
̄evē djmē ̄evū pāvū.

è trōvē ãkō ñn-âtr kē y' ̄alē pō
lq²³⁶⁾ mēm ̄efēr.

è yī dyè: — âtr lq prēmī. sō
k'è fzē.

à revñē è yī dyè:

— è m'è fē è t̄rīrē sē bērb à
mōtō,²³⁷⁾ è pōe à mēm tā è m'è fē:
kwā! ī sō²³⁸⁾ rsātē, è pōe vwālī k'ì
è pērjū.

La Ramée sē dyè: ñn-ān ̄evtxī à
vā dū! è pōe èl-âtrē.

4. lq rwā yī dyè: tō n' è djmē
̄evū pāvū? — è k' nānī! y'è fē trātē
kāpēn; y'è pū d' sā byāsūr. ī n'
sē p' dē kwā ī pōrō bī ̄evwā pāvū.

lq rwā yī dyè: tīr mē lē bērb à
mōtō! — sō k'è fzē ̄evō. ī kōrēdjō
dē sūdē.

lq rwā t̄z̄ē bī fēr: kwā! mē
La Ramée n' brōtxē p'.

5. lō rwā s' vwāyē pri, mē è yī
dyè k' pō ̄evwā sē bēxāt, è fāyē
kūtxīo ̄evō ī lyō, k' ̄epre à frē lē nās.

lq sūdē sōe d'èkūo, mē è dmēdē
ãkō lē pērmīsyō d'älē à lē vēl. èl

²³³⁾ ãn-ēmō, ãn-ēvā = litt. *en amont, en aval*. Le frç. populaire dit aussi: *en-en haut, en-en bas* (Cf. Arch. III p. 274, N° 7, note 2. 3.) —

²³⁴⁾ bəvñē (*bə* = *bî*) littér.: *bien venant* = *bienvenu*; d'où le subst. lē *bəvñēs*, ou *bîvñēs* = *la bienvenue*. — ²³⁵⁾ *Celui qui n'a* = *qui n'aurait*. — ²³⁶⁾ Littér.: *le même affaire*. Comme dans le frç. populaire, le mot *affaire* est très souvent *masculin*. — ²³⁷⁾ Le patois a le même mot: *mōtō* pour désigner le *mouton* ou le *menton* (Cf. Arch. IV p. 9, note 4). — ²³⁸⁾ J'ai déjà souvent relevé le fait que sous l'influence de l'allemand, un grand nombre de verbes intransitifs patois se conjuguent avec l'auxiliaire *ètr*: *i sō rītē* (*ich bin gelaufen*), *j'ai (je suis) couru*; *i sō rsātē*.

— Eh! bien, dit le renard, depuis dessous, je les regardais (en) en-haut; maintenant je les peux regarder (en)-en bas.

— Bienvenu! lui dit le soldat, et puis il s'en alla.

3. Quand il arriva dans la ville, on lui dit que le roi avait promis sa fille à celui qui n'a jamais eu peur.

Il alla vers le roi pour (y) lui dire qu'il n'avait jamais eu peur.

Il trouva encore un autre qui y allait pour la même affaire.

Il lui dit: — Entre le premier. Ce qu'il fit.

En revenant, (il) l'autre lui dit:

— Il m'a fait (à) tirer sa barbe au menton, et puis en même temps, il m'a fait: Couâ! Je suis ressauté, et puis voilà que j'ai perdu.

La Ramée se dit: Un homme averti en vaut deux! Et puis il entra.

4. Le roi lui dit: Tu n'as jamais eu peur? — Oh! que nenni! J'ai fait trente-six campagnes; j'ai plus de cent blessures. Je ne sais pas de quoi je pourrais bien avoir peur.

Le roi lui dit: Tire-moi la barbe au menton! — Ce qu'il fit avec un courage de soldat.

Le roi crut bien faire: Couâ! Mais La Ramée ne broncha pas.

5. Le roi se vit pris, mais il lui dit que pour avoir sa fille, il fallait coucher avec un lion, qu'après on ferait la noce.

Le soldat fut d'accord, mais il demanda encore la permission d'aller

ălĕ ĕttxtē tō sō k'ĕ pøyę bötę dĕ sę
bęgät dę bōbō, d'biscuits, d'töt sūetx
d'ĕfér k'ĕ bęyę d' temps en temps à
lyō.

6. pĕr vā lę kętr dī mĕtī, lę lyō
yī dyę k'ĕl lę vlę mĕdjıø. lę sūdē yī
rępóję k'ĕ vlī ī pō s'ęmützę dvě,²³⁹⁾
k'ĕl ętę ędę prü tō d' fęr stę bęzēn lı.

lę lyō yī dmĕdę: ā kę djuñə? —
könya-t' lę djuñə dę tır-kūə? — dę
nyā! — ę bī! ī t' lę vę ępär.

prémia²⁴⁰⁾, grępın āsō lę djol; tżę ę
yī fę, ę tırę ęn küədj d'sę bęgät, yī
fisłę lę küə ęprę ęn gätr,²⁴¹⁾ ē s'än-
ălĕ ā xōtrę dmĕdę lę bęxăt ā rwă
pō sę fän.

7. lę rwă dăxę yī bęyīə. ę yō
bęyę ăkq ı sę d' løyə d'ūa, ę lęz-
ăvyę fęr yot tō d'năs.

ę s'ęrätęn txü ęn mōtęn, lęvü lę
lyō, lę rnę, lę lü cęn bī pavy d'lęz-
ălę sürpär. ę s'äflüen x' lwę k'ă n'
lęz-ō pü djmę rvü.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

XVII. lę fōld'lę vădjūz d'üeyə.^{238a)}

1. ę y ęvę ęn fwă ęn vęyə bwęn
făn k' vętyę vō sęz-üayə ā mwătă
d'ī bō.

tō lę mĕtī, ęl s'än-ălę ā bō, brälō-
brälī; ęl ręmęsę d' l'ıerb pō sęz-üayə
ę pę lę ptę frü dę bō, ę pę ęl rę-
pötxę tō sǫlì xü sō dō.

à la ville. Il alla acheter tout ce qu'il put mettre dans ses poches de bonbons, de biscuits, de toutes sortes d'affaires qu'il donna de temps en temps au lion.

6. (Par) Vers les 4 [heures] du matin, le lion lui dit qu'il le voulait manger. Le soldat lui répondit qu'ils voulaient un peu s'amuser auparavant, qu'il était toujours assez tôt de faire cette besogne-là.

Le lion lui demanda: A quel jeu?
— Connais-tu le jeu de tire-queue?
— Ma foi non! — Eh! bien, je te le veux apprendre.

D'abord, il grimpe au sommet de la cage; quand il y fut, il tira une corde de sa poche, lui ficela la queue après (un treillis) un barreau, et s'en alla en sifflant demander la fille au roi pour sa femme.

7. Le roi dut [la] lui donner. Il leur donna encore un sac de louis d'or, et les envoya faire leur tour de noces.

Ils s'arrêtèrent sur une montagne, où le lion, le renard et le loup eurent bien peur de les aller surprendre. Ils s'envièrent si loin qu'on ne les a plus jamais revus.

La fôle de la gardeuse d'oies.

(Patois de Miécourt.)

1. Il y avait une fois une vieille bonne femme qui vivait avec ses oies au milieu d'un bois.

Tous les matins, elle s'en allait au bois, branlon-branlin; elle ramassait de l'herbe pour ses oies et puis les petits fruits des bois, et puis elle rapportait tout cela sur son dos.

^{238a)} cf. GRIMM N° 179: *Die Gänsehirtin am Brunnen*. — ²³⁹⁾ Le mot *dvě* est ici adverbe = auparavant. Même sens que le vieux frç.: *ci-devant*, *comme devant*, etc. — ²⁴⁰⁾ Remarquer ce *prémia* pris aussi comme adverbe = *premièrement*. — ²⁴¹⁾ Le mot *gätr* (allemand suisse *Gatter*) = une *grille*, un *grillage*, un *treillis*. Pris ici dans le sens de *barreau* (*de la cage*).

ël-ëtē bī ëvñēt ëvō tō lō mōd k'ël
rākōtrę; mē lē dījā n'ëmī p' q̄ lē tr̄y-
vē xū yqt txmī; ā kōtrēr, ël ëmī mæ
fēr ī grō dētq, pōx k'ël ëvī tō l'ïdēo
k' s'ëtē ën dīnåtxə.

2. ī djq̥ d'bē söręyə, ī bē djūən
 ān pēsę lę bō; lę trǫvę ękərpīə kę
 kőpę d' l'ıərb; ā lō d'lę²⁴²) ętī dű
 pěnīə d' pōm ę pwär sāvędję.

— ē! lě mēr, yī dyět-ě, kmā vlē
vō āpōtxē tō sōlī?

— ē fā bī, djūən-ān, xū mō dō.
lēz-ăfē d' rētx n' kōñěxā p' sī mā lī.

— єл а vrę k' mō pér а ī rętx
köt; mē ī vę vë bī ędīę ę pǫtxę vǫt
txerdję.

3. lë vëyə n'ëtädë p' sõ rëxt; ël y ëtëtxë sõ së xü l'dö, yï pädë së dû pënïø ã së më.

t_xē ē s' sātē txērdjīə, ēl ērē bī
vōyū ētr ē l'ōtā; mē lē vēyə s'mōkē
d'lū ā l'ētxōyē.²²⁵⁾ ē xūq dē grōs
gōt!

lě věyə kryę ędę, ę pę, tő d'ĩ
kō, s' yüp ăkq̄ xű l'sę, ę pę d' l'ę-
tꝝödr ęvō sō bātō! ²²⁶⁾

4. *āfī ēl-ēriyēn ān-ī dētq̥ ē vwā-yēn ēn mājō ēvō ī grō trēplā d'ūayə-ātq̥. t̥xē lēz-ūayə vwāyēn lē vēyə, ēl-ēkmāsēn yōt hūlūlūlū!* . . .

drīə lq̥ tr̥eplā, m̥ertxē ęn gr̥os
p̥et b̥exät.

— mēr, k' vōz-āt-ę ęriūvę k' vōz-
ęt dmōrę x̄ lōtā?

Elle était bien avenante avec tout le monde qu'elle rencontrait ; mais les gens n'aimaient pas à la trouver sur leur chemin ; au contraire ils aimait mieux faire un grand détour, parce qu'ils avaient tous l'idée que c'était une sorcière.

2. Un jour de beau soleil, un beau jeune homme passait le bois; [il] la trouva accroupie qui coupait de l'herbe; à côté d'elle étaient deux paniers de pommes et poires sauvages.

— Eh ! la mère, lui dit-il, comment voulez-vous emporter tout cela ?

— Il faut bien, jeune homme, sur mon dos. Les enfants de riches ne connaissent pas ce mal-là.

— Il est vrai que mon père est un riche comte; mais je vous veux bien aider à porter votre charge.

3. La vieille n'attendait pas son reste ; elle lui attacha son sac sur le dos, lui pendit ses deux paniers (en) à ses mains.

Quand il se sentit chargé, il aurait bien voulu être à la maison ; mais la vieille se moquait de lui en le faisant avancer. Il suait des grosses gouttes !

La vieille criait toujours, et puis, tout d'un coup, elle s'élance encore sur le sac, et puis de le faire avancer avec son bâton !

4. Enfin ils arrivèrent à un détour et virent une maison avec un gros troupeau d'oies autour. Quand les oies virent la vieille, elles commencèrent leur: *Houlouloulou!*

Derrière le troupeau, marchait une grosse vilaine fille.

— Mère, que vous est-il arrivé que vous êtes restée si longtemps?

²²⁴⁾ Expression originale, littéralement: *au long d'elle* = à côté d'elle.
²²⁵⁾ La verbe *etχ̄ðr* = faire avancer le bétail en le fouettant en le chassant. Ex.: *älō! etχ̄ð sī txvā!* = allons, chasse ce cheval! — ²²⁶⁾ Le mot *bātō* est ajoutot; le Vâdais dit *bētō*. Ne pas confondre avec *bētō* = tresse de chanvre. (Voir ma *Poésie religieuse patoise* p. 443, note 81.)

— à kôtrér²²⁷⁾ ! rävwêt sî bê djûen
bûeb k' m'ë rëpôtxë më txërdjé ë
pë mwâ ã së krêtx.²²⁸⁾

5. ã dyé sôlî, lë vêyø yûdjé ëvâ,
ë pë dyé ã djûen ãn dë s'kûtxiè xû
l' bê pô së rpôzë. — ë pë twâ, fêyø,
vë ddë ! s' të dmôr ëvô sî djûen
bûeb, ë pôrê bî s'ämôrëtxiè²²⁹⁾ d'twâ !

l' djûen kôt n' sëvë s'ë dëvë rîr
ü bî pûerë; më txe lë dûe fân fœn
râtrë, ë s'âdrômëxë xû l'bë, dô ï
pômîe sâvëdjø.²³⁰⁾

6. txe ël-ë drômi, lë vêyø vñë ë
pë yî bêyë pô sô pëyomâ ën bwëtât
d'ûe sîzli.

ë n'ëtadë p' sô rëxt, ël ëvë dëz-
al pô s'âfûr !

ël òyë lëz-ùayø ãkô dâ bî lwë,
më ë s'ëpëjë²³¹⁾ ã rüt.

ëprë trâ djô, ël-ërivë dë ën vël;
ë s'fôzë mwânë tô kôtâ vâ l' rwâ
k'ëtë vô lë rën sîotë xû ï trôn.

7. lô kôt txwâyë ë djnôyô,²³²⁾ ë
bêyë lë bwëtât ã lë rën, kô xâsë²³³⁾
ã lë vwâyë.

txe ël fë rvøni ã lëo-mëm, ël
rävyë tô së djâ, ë pë yî dmëdë dâ
lëvû ël ëvë stë bwâtât.

ë yô rëkôtë sôñ-ixtwâr. lô rwâ ë
lë rën yî dmëdëñ dë lë mwânë ã sî
yûø; k' yôt bêxat dëvë ëtr vû ëtë
lë bwëtât.

— Au contraire ! Regarde ce beau
jeune garçon, qui m'a rapporté ma
charge et puis moi sur son dos.

5. En disant cela, la vieille [se] glissait en bas, et puis disait au jeune homme de se coucher sur le banc pour se reposer. — Et puis toi, fille, va dedans ! Si tu demeures avec ce jeune garçon, il pourrait bien s'amouracher de toi !

Le jeune comte ne savait s'il devait rire ou bien pleurer ; mais quand les deux femmes furent rentrées, il s'endormit sur le banc, sous un pommier sauvage.

6. Quand il eut dormi, la vieille vint et puis lui donna pour son payement une petite boîte d'or ciselé.

Il n'attendit pas son reste ; il avait des ailes pour s'enfuir !

Il entendait les oies encore depuis bien loin, mais il se calma en route.

Après trois jours, il arriva dans une ville ; il se fit mener tout (comptant) de suite vers le roi, qui était avec la reine assis sur un trône.

7. Le comte tomba à genoux, et puis donna la petite boîte à la reine, qui s'évanouit en la voyant.

Quand elle fut revenue à elle-même, elle renvoya tous ses gens, et puis lui demanda depuis où il avait cette petite boîte.

Il leur raconta son histoire. Le roi et la reine lui demandèrent de les mener en ce lieu ; que leur fille devait être où était la petite boîte.

²²⁷⁾ Ce mot : *au contraire !* suppose un : *que vous est-il*, c'est à dire : *ne vous est-il rien arrivé de fâcheux ?* qui est sous-entendu. — ²²⁸⁾ La *krêtx* est la *hotte pour porter le bois* ; *pôrtë ã lë krêtx* = *porter sur son dos*. — ²²⁹⁾ Le verbe *s'ämôrëtxiè*, bien que donné dans Guélat, est plutôt un mot français. — ²³⁰⁾ Au lieu de *pômîe sâvëdjø*, le patois dit : *i bôtxnîe*; *l'bôtxin* = *la pomme sauvage*. Cf. *l'byâsô* = *poire sauvage*, et *l'byâsnîe* = *le poirier sauvage*. — ²³¹⁾ Littér. il *s'apaisa*; le verbe est *s'ëpëjìe* ou *s'rëpëjìe*. — ²³²⁾ C'est la vieille expression (employée Pan. 54) et signifiant littéralement : *à genouillons*. On dit d'habitude *ë djnôyø*. — ²³³⁾ Le verbe *xâsë* (A.j.) et *xâs* (V.d.) signifie : *tomber évanoui*. On dit aussi *txwâ xâs* ou *xâs*.

8. kék tā ęprę, lę dūę fān dē l' bō flī, flī sē rā dīr... ęl ętę ęprę lęz-ōz dī swā. ęn txüät vñę kákę ā lę fnętr, ā fzě: hū! hū!...

lę vēyę sę yēvę, ękmāsę d'ękūvę, d'rādjię, ę pę ęl dyę ą lę bęxät:

— lq tā ą li lęvü k' t'ę fini tę pwęen. vę t' vętī dē lę ręb dę sūę ę pę t' ętädrę tō sōr.

lę püer grüle d' păvü ę pę püerę.

9. tżē mīənō swänę, le txüät rfəzę: hū! hū!... ęn vwätür ęrv; lęz-ńøyę ręlī²³⁴⁾ töt-ępęvürię.

lę rwä ątře xöyę d'lę ręn ę dī kōt. lę vēyę yę dyę:

— lq mōmā ą vnı; i sę bī ęj d' vę rbęyię vqt fęyę.

ęl l'ęplę. vę pęt djüdjıę kę djüę s' fę pę trętü. lę vēyę dyę ą rwä:

— pę s'ān-ǎlę, y bęyę ą vqt bęxät tō lę lęgr²³⁵⁾ k'ęl ę vwäxę s̄i-dvę ą vādję lęz-ńøyę.

10. s' fę tō dę pęrl pręsiöz.

— ę pę mę mājō, k' fę d'ī kō d'baguette txüdjię ǎn-ī bę txetę. ęn täl s' tręvę sęrvı, ę välä, sęrvät fzı yqt sęrvıs.

lęz-ńøyę byätx fęn ątę d' dęm d' kōpęnīę pę lę fütü fęn dī djüən kōt.

I' rwä fzę dę bęl näs, ę p' lę djüən měryę dmqręn dē l'bę txetę k' lę püer vęyę yę ęvę bęyię.

vę vwät bī kę s' n'ętę p' ęn džnätx, kmä k'ä l' tżüdę, mę ęn bwęn fę, kmä k'ä n'ä vwä pü d' nō djō.

8. Quelque temps après, les deux femmes dans le bois filaient, filaient sans rien dire... (Il) C'était après onze heures du soir. Une chouette vint frapper à la fenêtre, en faisant: Hou! hou! ...

La vieille se leva, commença de balayer, de ranger, et puis elle dit à la fille:

— Le temps est là (là) où (que) tu as fini ta peine. Va te vêtir dans la robe de soie et puis tu attendras ton sort.

La pauvre tremblait de peur et (puis) pleurait.

9. Quand minuit sonna, la chouette refit: Hou! hou!... Une voiture arrive; les oies criaient tout effrayées.

Le roi entra suivi de la reine et du comte. La vieille leur dit:

— Le moment est venu; je suis bien aise de vous redonner votre fille.

Elle l'appela. Vous pouvez juger quelle joie ce fut pour (très) tous. La vieille dit au roi:

— Pour s'en aller, je donne à votre fille toutes les larmes qu'elle a versées autrefois en gardant les oies.

10. Ce fut tout des perles précieuses.

— Et puis ma maison, qui fut d'un coup de baguette changée en un beau château. Une table se trouvait servie, et valets, servantes faisaient leur service.

Les oies blanches furent autant de dames de compagnie pour la future femme du jeune comte.

Le roi fit des belles noces, et puis les jeunes mariés demeurèrent dans le beau château que la pauvre vieille leur avait donné.

Vous voyez bien que ce n'était pas une sorcière, comme on le croit, mais une bonne fée comme(nt) (qu') on n'en voit plus de nos jours.

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

²³⁴⁾ Littéralement *râler*; c'est le mot habituel pour *crier à haute voix*.

²³⁵⁾ Le latin *lacrima* a donné: *legr*; le dimin. est *legrat*; le verbe *legręiż* = larmoyer. Guélat donne: *txępę dę lärn*, mais le dernier mot est français.